

**Francesca Pogia Mileti, Laura Mellini, Michela Villani,
Brikela Sulstarova & Pascal Singy**

**Jeunes migrant-e-s d'Afrique subsaharienne
face au VIH/sida : représentations et
pratiques en matière de santé sexuelle**



En couverture :
Changing Selves, 2017, MV
Acrylic and charcoal on paper



UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

Francesca Pogia Mileti
Laura Mellini
Michela Villani
Brikela Sulstarova
Pascal Singy

**Jeunes migrant-e-s d'Afrique subsaharienne face au VIH/sida :
représentations et pratiques en matière de santé sexuelle**

Synthèse de l'enquête JASS

Financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique

(subside n° 100017_162382)

Mars 2019

Remerciements

Nous remercions les jeunes qui ont accepté de participer à cette enquête. Nous leur sommes très reconnaissant-e-s de nous avoir confié leurs histoires intimes. Le souci de respecter leur anonymat nous interdit de les nommer.

Nous remercions également tous les partenaires de terrain qui nous ont aidé-e-s à entrer en contact avec les jeunes concerné-e-s par l'enquête.

L'enquête Jass a été financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et a été soutenue par l'Université de Fribourg et le Centre Hospitalier Universitaire Vaudois de Lausanne.

Groupe de recherche JASS

Prof. Dr Francesca Pogia Mileti

Prof. Dr Pascal Singy

Dr Laura Mellini

Dr Michela Villani

Ma Brikela Sulstarova

<http://fns.unifr.ch/jass/fr>

Université de Fribourg

Département des Sciences sociales

Unité sociologie

Bd de Pérolles 90

CH-1700 Fribourg

Francesca.Pogia@unifr.ch

Introduction

Débutée en janvier 2016 et terminée en décembre 2018, l'enquête JASS a été réalisée par une équipe mixte de sociologues de l'Université de Fribourg et de sociolinguistes du Centre Hospitalier Universitaire Vaudois de Lausanne.

L'objectif principal de cette enquête de type qualitatif était de décrire les représentations et les pratiques en matière de sexualité ainsi que les attitudes face au VIH des jeunes migrant-e-s d'Afrique subsaharienne résidant en Suisse romande. Pour ce faire, nous nous sommes intéressés à la socialisation sexuelle des jeunes, à savoir le processus d'acquisition des connaissances et expériences vécues en lien avec la sexualité, et à la communication utilisée dans les interactions avec les différents agents socialisateurs : parents, autres jeunes, médias, institutions professionnelles, etc. Dans un deuxième temps, nous avons investigué les comportements sexuels (pratiques préventives et pratiques à risque) à l'égard du VIH. Ces aspects ont été étudiés sous deux angles d'analyse spécifiques : les différences entre les jeunes hommes et jeunes femmes et la diversité de l'expérience migratoire.

Au total, 47 entretiens approfondis et 2 entretiens en groupe (focus-groups avec chacun 5 participant-e-s) ont été menés avec des jeunes âgés entre 18 et 25 ans d'origine subsaharienne. Nous avons considéré comme première génération de migrant-e-s (G1) les jeunes arrivés en Suisse après l'âge de 10 ans et comme deuxième génération (G2) les enfants de migrant-e-s né-e-s dans un pays d'Afrique subsaharienne ainsi que celles et ceux qui sont arrivé-e-s en Suisse avant l'âge de 10 ans.

Vingt-quatre jeunes de première génération (11 femmes et 13 hommes) et 23 jeunes de deuxième génération (15 femmes et 8 hommes) ont participé aux entretiens individuels. Les origines nationales sont diverses car 17 pays sont concernés : Angola, Burundi, Cameroun, Cap-Vert, Congo, Côte d'Ivoire, Erythrée, Gambie, Ghana, Guinée, Nigeria, Rwanda, Sénégal, Somalie, Soudan, Togo et Zimbabwe. Les jeunes rencontrés présentent des profils diversifiés en termes de statuts en lien avec la migration (nationalité, permis C, B, F, N et sans papiers) et de confession (catholique, musulmane, protestante, orthodoxe, évangélique). Trente-sept jeunes sont sexuellement expérimenté-e-s, dont 36 déclarent uniquement des rapports hétérosexuels et une jeune femme des rapports sexuels avec des

hommes et des femmes. Notre échantillon ne comprenant pas de personnes qui déclarent des pratiques homosexuelles, la question de l'homosexualité n'est pas abordée dans ce document.

Cette synthèse présente les résultats principaux de la recherche et est destinée aux jeunes qui ont participé à l'enquête, aux partenaires de terrain et à toute personne intéressée par la thématique. Dans un but de clarté et d'accessibilité à tout public, nous avons renoncé, dans la mesure du possible, à l'emploi du langage scientifique.

Trois parties composent cette synthèse. La première partie est consacrée aux expériences sexuelles des jeunes et aborde les modalités d'entrée dans la sexualité (les contextes relationnels et matériels dans lesquels s'inscrivent les premiers rapports sexuels, le choix des partenaires et les significations attribuées au premier rapport sexuel). La deuxième partie traite des pratiques préventives et à risque. Elle présente les formes d'usage du préservatif et de recours au test de dépistage du VIH. Le rapport au risque et les contextes relationnels de prise de risque sont également abordés. La troisième partie présente la socialisation sexuelle et la communication sur la sexualité dans les familles et les groupes d'amis-e-s.

Notre enquête a porté sur un échantillon réduit qui n'est pas représentatif en termes statistiques. Si nos résultats ne peuvent pas être généralisés, ils permettent toutefois de souligner des tendances ou d'expliquer la diversité des comportements et représentations des jeunes rencontrés.

N'ayant pas mené une comparaison avec des jeunes d'autres origines, il est fort possible que nombre de constats présentés soient communs à tous les jeunes.

Afin de rendre la parole aux jeunes qui ont témoigné, nous utilisons des extraits d'entretien dans le texte et dans les bulles en marge de celui-ci (en italique et entre guillemets).

1. L'entrée dans la sexualité

Parmi les 47 jeunes ayant participé à l'enquête, 37 jeunes sont sexuellement actifs ou actives. Leurs trajectoires sexuelles sont diversifiées : 29 jeunes ont eu leur premier rapport sexuel – entendu ici comme rapport complet avec pénétration – en Suisse ou dans le cadre du parcours migratoire (1 jeune), alors que 7 jeunes de G1 ont fait leur entrée dans la sexualité avant la migration, dans leur pays d'origine.

L'âge au premier rapport sexuel se situe entre 11 et 21 ans. La moitié des jeunes avait atteint la majorité au moment de l'entrée dans la sexualité : 10 jeunes femmes (3 de G1 et 7 de G2) et 9 jeunes hommes (5 de G1 et 4 de G2). L'autre moitié a eu son premier rapport sexuel avant 18 ans. Pour une minorité des jeunes, l'entrée dans la sexualité a été précoce : 2 femmes de G2 à 12 et à 14 ans, 2 hommes de G1 à 11 et à 13 ans.

Pour 3 jeunes femmes, l'entrée dans la sexualité a eu lieu dans un contexte de violence. Bien que ces situations demeurent limitées, elles sont néanmoins importantes étant donné la taille de notre échantillon. Ces configurations mettent en lumière la difficulté des femmes qui se retrouvent dans des contextes abusifs et qui affirment n'avoir pas pu ou su les éviter, ni avoir eu les moyens de se défendre.

Quant aux 10 jeunes n'ayant pas eu de rapports sexuels, il s'agit d'un sous-groupe où prédominent les femmes de G1. Il est composé de 7 femmes et 3 hommes. Huit sont des migrant-e-s de G1. Si la religion est l'argument principal évoqué par ces jeunes pour expliquer leur abstinence sexuelle, les appartenances religieuses sont variées : catholique, protestante, musulmane, évangélique et orthodoxe.

1.1. Types de relations

Les contextes relationnels dans lesquels le premier rapport sexuel a lieu sont diversifiés. Si la plupart des jeunes dit avoir eu un premier rapport sexuel dans le cadre d'une relation de couple, d'autres types de relation sont décrits. Les partenaires peuvent être connu-e-s ou pas, peuvent être quelqu'un de proche et faire partie du cercle d'ami-e-s, tout comme être une conquête d'un soir, sans aucun lien préalable. Nous détaillons les contextes relationnels au sein desquels ont eu lieu les premiers rapports sexuels.

En couple : « relations sérieuses »

Un contexte relationnel assez fréquent par lequel les jeunes font leur entrée dans la sexualité est celui de la « *relation amoureuse* », également désignée comme « *relation sérieuse* », qui s'inscrit généralement dans un couple et une relation suivie. Cela concerne 15 jeunes sur les 37 sexuellement expérimenté-e-s. La particularité de ce contexte relationnel est qu'il concerne principalement des hommes de G2 et des femmes de G1. Toutefois, les caractéristiques de la relation sont inversées : si pour les hommes de G2 le contexte est décrit comme « *rassurant* » avec une personne « *de confiance* », les femmes de G1, quant à elles, expriment plus de « *doutes* » quant à la fiabilité du partenaire. Les jeunes hommes insistent sur l'**engagement affectif fort** avec leur partenaire avec qui ils ont décidé le moment d'avoir un premier rapport sexuel de manière consensuelle.



« on était prêts les deux, en accord »

Les femmes qui vivent leur premier rapport dans une relation sérieuse attribuent plus souvent un **pouvoir d'attachement à la sexualité**. Elles « *cèdent* » pour « *prouver au garçon* » leur amour, ce qui décrit un contexte relationnel moins égalitaire que celui décrit par les hommes :

« Oui, mais quand on est amoureuse, on ne pense pas à ça [risques: grossesse, VIH]. Je ne sais pas les autres mais pour moi, c'était comme ça, j'acceptais tout ». (Femme, 21 ans, G1)

Le premier rapport sexuel qui advient dans ce cadre est négocié par des discussions qui s'engagent dans le temps et a lieu de manière consensuelle et négociée. C'est le cas pour plusieurs jeunes hommes de G2 qui nous disent avoir pris le temps d'aborder divers aspects liés au premier rapport sexuel, comme l'usage du préservatif, le lieu et le moment, mais aussi les peurs réciproques (d'abandon, d'avoir mal, de tomber enceinte, etc.).

« C'était à 16 ans. C'était avec ma copine avec qui on était, on est resté un long moment avant de sauter le pas parce que pour elle, c'était très important et pour moi aussi, c'était important de ne pas la brusquer ou de la forcer et d'attendre le bon moment et puis ça s'est bien passé. Oui, on a attendu plusieurs mois, six mois, si je me souviens bien ». (Homme, 22 ans, G2)

Dans la suite de la relation, ainsi que dans les éventuelles « *relations sérieuses* » qui suivent la première, ces discussions se maintiennent, notamment celles en lien avec la contraception et l'utilisation du préservatif. En effet, l'abandon du préservatif dans le cadre d'une relation de couple reste un enjeu de taille qui soulève des questionnements voire des confrontations entre les partenaires.

Avec des personnes connues : « amitiés améliorées » ou « sex-friends »

Avoir le premier rapport sexuel avec un-e ami-e ou une connaissance est fréquent en particulier pour les femmes de G2. Les jeunes qui ont fait leur entrée dans la sexualité par ce biais déclarent que le ou la partenaire était une personne proche (voisin-e, ami-e, camarade d'école). Six femmes de G2 ont eu leur premier rapport sexuel en dehors d'une relation suivie, mais avec quelqu'un de « *confiance* », un ami. Les jeunes femmes concernées nous disent avoir choisi leur partenaire parce qu'il était plus âgé et plus expérimenté et parce que les enjeux sentimentaux étaient moindres.

Que les relations soient qualifiées d'« *amitiés améliorées* » ou d'« *amitiés avec avantages* » ou encore par le terme de « *sex friends* », elles ont les mêmes caractéristiques : **dans la relation il y a de l'amusement, du respect, mais pas d'exclusivité**. Au départ, il ne s'agit pas d'une relation d'amour ou d'une relation considérée comme sérieuse, mais le type de relation et le sens que les partenaires accordent à cette dernière peut évoluer avec le temps, car sa signification n'est pas univoque et fixée une fois pour toutes.

« Sex friends, on va parler de choses qui nous intéressent, on va être amis, on peut sortir, aller je ne sais pas jouer au bowling ou aller au cinéma ou au centre-ville, on se voit quand même, on peut se voir sans ça... et quand on a envie les deux, ben, on le fait ». (Femme, 19 ans, G1)

Ce qui distingue toutefois ce type de relation de la précédente, aux yeux des jeunes, c'est l'**absence d'« obligation morale »** qui voudrait que l'on doive « *prendre soin de lui ou [elle]* » ou « *s'investir* ».

« Tu n'es pas obligé d'appeler le soir, tu n'es pas obligé d'envoyer des sms tout le temps, tu as envie, tu n'as pas envie, ça se fait ou ça ne se fait pas. La différence avec le couple, voilà, c'est ton partenaire, tu dois quand même

lui envoyer des messages, tu dois prendre soin, il y a plus d'investissement dans le couple que dans sex friends » (Homme, 25 ans, G2).

« dans sex friends on peut avoir plusieurs partenaires sans le dire »

L'absence de cette « obligation morale » va de pair avec l'absence d'exclusivité : les ami-e-s avec avantages peuvent avoir plusieurs partenaires sexuel-le-s. En revanche, le « pacte principal » qui caractérise ce type de relation consiste à ne pas tomber amoureux.

Les rencontres à caractère sexuel : « coups d'un soir » et « plans cul »

Une minorité de jeunes fait son entrée dans la sexualité dans un contexte relationnel ouvertement désengagé du point de vue sentimental. Les jeunes qui ont eu leur première fois avec un ou une partenaire inconnu-e, l'ont souvent fait dans le cadre d'un **événement festif** tel qu'une « sortie en boîte ». Un seul homme a eu son premier rapport sexuel au sein d'une relation tarifée. Si les hommes mettent en avant le contexte fortuit et festif de la première relation sexuelle, les femmes, quant à elles, soulignent la démarche volontaire d'avoir trouvé un partenaire pour avoir une relation exclusivement sexuelle.

« on couche ensemble et ciao »

Dans ce contexte, les rapports sexuels sont placés au centre de l'expérience vécue et la dimension corporelle relègue l'aspect relationnel en second plan, quand elle ne l'efface pas :

« Faire l'amour c'est plutôt une relation qu'on a avec la personne. C'est notre copine, notre femme, etc. Quand on dit on baise, c'est plus un coup d'un soir ». (Homme, 21 ans, G2)

Ce genre de relation peut se limiter à une seule rencontre. C'est ce que les jeunes qualifient couramment de « **coup d'un soir** » :

« Le coup d'un soir, tu ne connais même pas le nom de la personne, tu ne la connais pas, son nom de famille, machin, c'est une fois et puis c'est fini. (...) Le coup d'un soir c'est un soir et tu retournes chez toi ». (Homme, 23 ans, G1)

Quand ils reprennent contact avec le même partenaire sexuel pour une nouvelle rencontre qui demeure, néanmoins, purement sexuelle, les jeunes parlent de « **plan cul** » :

« Plan cul, tu as quand même son numéro de téléphone. Moi, comme je le comprends, le plan cul, on s'appelle, on le fait deux fois ou trois fois, mais ce n'est pas quelqu'un que tu as rencontré, t'as fait ça et puis c'est fini. Tu te parles quand même et c'est répété en quelque sorte, au moins deux fois ou trois fois ». (Homme, 24 ans, G1)

« c'est vulgaire, on utilise juste le corps »

Si tant du côté des jeunes femmes que du côté des jeunes hommes, « *la vulgarité* » de ce type de relation est soulignée, les jeunes hommes allèguent un sentiment de « *fierté* », alors que les femmes vantent l'acquisition d'une désirabilité accrue dans le groupe.

1.2. Contexte du premier rapport sexuel et choix du ou de la partenaire

Quel que soit le type de relation, pour avoir un premier rapport sexuel, les jeunes doivent trouver un contexte matériel qui soit favorable. Avoir **un lieu à disposition**, l'accès à un espace privé ou une chambre à soi n'est pas l'apanage de tous les jeunes de notre enquête. La recherche d'un lieu intime peut demander l'élaboration de certaines stratégies. Cela concerne par exemple les jeunes de G1 qui résident dans un foyer d'accueil, ou celles et ceux qui, vivant en famille, doivent attendre le départ en vacances des parents pour avoir « *la maison libre* ». Les conditions matérielles jouent alors un rôle central dans la détermination du moment du premier rapport sexuel.

« il n'y avait personne chez elle et du coup on a profité »

« Je vais chez elle et là on a réalisé que c'est faisable, qu'on peut le faire. Prêts, je pense qu'on l'était déjà, mais là on a réalisé que par rapport au lieu c'était faisable, qu'on est seuls, qu'il n'y a personne qui arrive, qu'on a le temps... ». (Homme, 23 ans, G1)

Les voyages – des premières expériences de déplacement de manière indépendante ou dans le cadre scolaire – représentent un autre contexte propice. Les jeunes y voient une opportunité d'expérimenter un rapport sexuel. En effet, l'éloignement géographique est une occasion pour se soustraire au contrôle parental et se distancier des normes familiales. Ce relâchement est évoqué comme une condition favorable à expérimenter la sexualité.



« on a eu le voyage, il y a eu l'occasion »

Par-delà le statut (ami ou amie, petit copain ou petite copine, personne inconnue), l'âge et l'origine comptent également dans le choix des partenaires. La grande majorité des jeunes a eu son premier rapport sexuel avec un partenaire du même âge (12 jeunes) ou un partenaire ayant un écart d'âge maximal de plus ou moins 2 ans (15 jeunes). En revanche, pour 6 jeunes femmes, notamment de G2, l'écart d'âge avec leur partenaire se creuse davantage, allant de 5 à 16 ans. Le choix d'un partenaire expérimenté est le résultat d'une démarche réfléchie pour ces femmes : elles souhaitent s'assurer un contexte peu engagé sentimentalement et favorable à l'acquisition d'une expérience en lien avec la sexualité.

Deux tiers des jeunes ont fait leur entrée dans la sexualité avec un-e **partenaire d'origine africaine** : 20 jeunes (12 de G1 et 8 de G2) avec un-e partenaire issu-e du même pays d'origine et 4 autres jeunes avec quelqu'un originaire d'un autre pays d'Afrique. Pour les femmes de G2, le choix d'un partenaire de la même origine est présenté comme un moyen de faciliter l'acceptation de la relation par les parents, même si la plupart du temps leur vie sexuelle n'est pas révélée à ces derniers. Les hommes de G2 prêtent moins d'importance à l'origine de la partenaire et s'orientent plus librement vers des partenaires de diverses origines (suisse, issues de la migration africaine ou d'autres migrations).

1.3. Les significations attribuées au premier rapport sexuel

Les significations attribuées au premier rapport sexuel sont variées et apportent une compréhension majeure à la manière dont les jeunes hommes et femmes envisagent l'expérience sexuelle.

Le faire pour acquérir une connaissance de soi

Entrer dans la sexualité pour découvrir et acquérir une connaissance de soi est une signification importante accordée à la première fois. Il s'agit d'une modalité revendiquée principalement par les femmes de G2 qui



**« découvrir,
mais en toute
sécurité »**

approchent la sexualité avec aplomb et préparation. Cela ébranle les idées reçues quant à une sexualité féminine plus tournée vers les sentiments et montre une évolution entre les femmes de G1 et celles de G2. Ces

dernières se disent fortes des informations assimilées lors des cours d'éducation sexuelle dans le cadre scolaire ou les expériences partagées au sein des groupes de pairs (jeunes du même âge) et considèrent ces savoirs théoriques sur la sexualité comme assez solides pour pouvoir les expérimenter dans la pratique.

La première fois devient pour ces jeunes un **moment d'apprentissage** d'un savoir concret. La relation sentimentale, affective ou émotionnelle est décrite comme secondaire car les jeunes ne cherchent pas à construire un couple. Dans ce cas, le partenaire peut être un ami, un proche de la famille ou un voisin:

« Ma première fois c'était pas quelqu'un avec qui j'étais en relation, mais c'était un ami. J'avais 18 ans et c'était la curiosité, on voulait tous les deux savoir qu'est-ce que c'était une première fois et comme on s'entendait bien, on s'est dit pourquoi pas le faire ensemble ».
(Femme, 23 ans, G2)

Ce qui caractérise cette entrée dans la sexualité, c'est la démarche individuelle puisque les jeunes mettent au centre de cette expérience leur volonté, leurs désirs et leurs souhaits : l'acquisition d'une connaissance de soi et de compétences spécifiques est valorisée.

Le faire pour devenir « grand-e »

Au-delà de l'expérience individuelle, le rapport sexuel véhicule des significations sociales, culturelles et morales. « *Le faire* » donne l'accès à un statut différent : on devient « *grand* ». Assumant les traits d'un rituel d'initiation, l'entrée dans la sexualité est vue comme un passage transformateur de la première fois, suite à quoi les jeunes ne sont plus les mêmes. Pour ces derniers, l'autonomie sexuelle et la possibilité d'opérer des choix de manière indépendante signifie acquérir un pouvoir socialement reconnu et valorisé par les pairs. Les attentes externes, venant des ami-e-s ou des partenaires, contribuent à intensifier ce moment qui demande une prise de décision et exige donc de « *faire le pas* ». Comme pour la catégorie précédente, la première fois a une signification sociale : **la sortie définitive de l'enfance.**



**« me libérer
d'une entrave »**

Parmi les jeunes qui entrent dans la sexualité pour accéder à un statut différent, on trouve autant de femmes que d'hommes de G2, alors que c'est une démarche nettement plus masculine lorsqu'il s'agit des G1. Pour les femmes de G2, en dépit de la pression parentale dans ce domaine, la virginité tend à être banalisée.

« J'étais contente d'avoir essayé, même si ça m'avait fait un peu mal, mais j'étais contente parce que c'était une étape de franchie ! ».
(Femme, 23 ans, G2)

Le faire par amour ou pour « prouver » l'amour à l'autre

Plus classique et attendue, la **dimension romantique** liée à la sexualité est évoquée par les jeunes rencontrés. Entrer dans la sexualité par « *amour* » n'est pas démodé. Dans cette modalité se trouvent en particulier les hommes de G2 (5) et les femmes de G1 (5). Pour les premiers, il s'agit d'une démarche qualifiée de consensuelle et s'insérant dans une relation d'amour réciproque, très souvent avec une partenaire également non-expérimentée.



**« il y a de
l'amour dans
tout cela »**

Pour les femmes de G1, la situation est inversée : elles se retrouvent plus fréquemment à entrer dans la sexualité pour « *prouver* » l'amour à un partenaire masculin plus âgé, expérimenté dont elles ne sont pas certaines de l'amour, et qu'elles espèrent conquérir en « *faisant le pas* ». Pour ces femmes, la virginité est parfois sacralisée ou valorisée comme quelque chose d'important :

« J'ai vu un garçon et je pensais qu'on allait se mettre ensemble, comme ça, parce qu'on s'aimait bien, on discutait bien, etc. Et puis, oui, j'étais vraiment naïve, mais je me suis dit que si on allait jusqu'au bout, on allait se mettre ensemble. J'ai fait l'amour avec ce garçon. Et puis là, c'est arrivé une seule fois, ben, on n'est pas forcément sortis ensemble, c'était pas quelqu'un de très honnête, il était déjà en couple ». (Femme, 21 ans, G1)

En résumé : l'entrée dans la sexualité

- ✓ Différents types d'entrée dans la sexualité selon les types de relations (en couple, avec des connaissances, des amis ou des inconnus)
- ✓ Forte proximité d'âge et d'origine des partenaires lors du premier rapport sexuel
- ✓ Significations attribuées à la première fois différentes : acquérir une connaissance, faire partie du groupe des « *grands* » ou par amour
- ✓ Inégalités entre G1 et G2 quant aux opportunités d'entrer dans la sexualité, en fonction des contextes de vie (chambre à soi versus foyer d'accueil)
- ✓ Sexualité plus égalitaire dans les relations entretenues par les femmes de G2, en comparaison de celles de G1

2. Protection et risques en matière de VIH/sida

De manière générale, les jeunes rencontrés se protègent du VIH/sida et autres maladies sexuellement transmissibles (MST) en utilisant le préservatif et en ayant recours aux tests de dépistage. Les risques d'infection encourus sont occasionnels. Ils dépendent du nombre de partenaires sexuels et de leur profil, ainsi que du contexte relationnel dans lequel les rapports sexuels ont lieu.

Pour comprendre comment et pourquoi les jeunes prennent des risques, il importe de tenir compte de plusieurs dimensions :

- le **contexte de socialisation à la sexualité** (au pays ou en Suisse) des jeunes : les informations à disposition en matière de santé sexuelle et l'accès à ces informations, les discussions sur la sexualité en famille, les normes sexuelles transmises et le contrôle parental ;
- l'**âge d'arrivée en Suisse**, dont dépend l'éventuelle acquisition d'informations en matière de santé sexuelle au pays d'origine et l'acquisition de ces informations en contexte migratoire, y compris l'accès aux ressources et la capacité à les mobiliser dans ce nouveau contexte ;
- les **rapports entre partenaires** égalitaires ou inégalitaires, et les capacités de chacun et chacune de négocier l'utilisation du préservatif ;
- les **représentations** des rapports de couple et de la sexualité (plaisir masculin et féminin, plaisir individuel, plaisir réciproque) ;
- les **connaissances** sur l'épidémie de VIH en Suisse.

2.1. Le faire avec ou sans préservatif

L'utilisation du préservatif est **une pratique répandue** parmi les jeunes interviewés. Sur les 37 jeunes qui ont eu des rapports sexuels, seulement 3 jeunes confient ne l'avoir jamais utilisé. Parmi les 34 jeunes qui déclarent utiliser le préservatif, 8 jeunes l'utilisent systématiquement, 14 régulièrement, 8 occasionnellement et 4 rarement.

Si l'utilisation du préservatif répond à la volonté d'éviter des MST, la préoccupation principale et majeure des jeunes consiste à éviter une grossesse, conformément aux attentes des parents. Les jeunes admettent être plus inquiets par une grossesse que le VIH/sida et autres MST,

estimant que ces dernières sont moins fréquentes et moins visibles qu'une grossesse. Plusieurs jeunes mentionnent avoir connu des filles concernées par une grossesse non désirée, alors que personne ne connaît des jeunes séropositifs.

Parmi les jeunes de G2, l'utilisation du préservatif est un sujet amené en priorité par les femmes, à l'exception de quelques couples fondés sur des rapports égalitaires où les partenaires masculins prennent part activement aux décisions en matière de protection. Quant aux jeunes de G1, autant les femmes que les hommes s'accordent sur le fait que le préservatif est une affaire gérée par les hommes :

« Chez nous, c'est pas les femmes qui portent sur elles le préservatif. C'est toujours l'homme » (Homme, 24 ans, G1).

Les 8 jeunes qui déclarent un **usage systématique du préservatif** présentent la protection comme « *logique* », « *naturelle* », « *allant de soi* », « *c'est clair et net* » « *c'est évident* », mais aussi comme une « *habitude* », surtout dans le cadre de relations occasionnelles et de relations naissantes. On retrouve ici des hommes et des femmes de G1 et G2.



« pas de capote, pas de rapport »

Quatorze jeunes décrivent un **usage régulier du préservatif** et disent l'avoir abandonné uniquement dans le cadre d'une relation « *sérieuse* ». L'abandon du préservatif advient généralement à la demande du partenaire masculin lorsque naît un sentiment partagé : la confiance. Entendue comme le fait de « *ne pas aller voir ailleurs...* », celle-ci traduit l'attente implicite d'exclusivité sexuelle et repose pour les jeunes sur le principe de réciprocité :



« on se fait confiance »

« Je pars de l'idée que si je fais confiance à la personne et que la personne me fait confiance, je ne vois pas pourquoi elle va me mentir au final, parce qu'on part d'un principe d'une confiance réciproque ».
(Femme, 24 ans, G2)

Huit jeunes, hommes et femmes, déclarent un **usage occasionnel du préservatif**, relevant la difficulté de s'arrêter après les préliminaires et le sexe oral :

« C'est difficile sur le moment, on est les deux excités... 'ah non, stop, on met le préservatif' et la personne a déjà commencé... je ne sais pas, il faut vraiment être fort pour être rigoureux ». (Homme, 23 ans, G2)

« c'est arrivé
comme ça, on
était dans
l'action »

Ces rapports sexuels non protégés surviennent dans le cadre des différents types de relations intimes : « relations sérieuses », « amitiés améliorées », « plans culs » et « coups d'un soir ». Pour les expliquer, les jeunes évoquent le concours de deux circonstances : l'envie d'avoir une relation sexuelle et l'indisponibilité du préservatif. S'appuyant sur l'envie, ils et elles prêtent un caractère imprévisible aux rapports sexuels.

Si les jeunes de G2, hommes et femmes, s'expriment à la première personne pour rendre compte de l'indisponibilité du préservatif (« je n'en avais pas »), les jeunes femmes de G1, quant à elles, imputent plutôt celle-ci au partenaire : « il en avait pas ». Elles disent ne pas acheter et porter des préservatifs sur elles pour plusieurs raisons : le contrôle parental (contrôle des sorties, fouilles dans les chambres, ouverture du courrier en provenance des gynécologues, etc.), la représentation de la place de la femme dans le couple et, plus largement, la culture prêtée au pays d'origine, selon laquelle ce sont les hommes qui gèrent les questions sexuelles.

Enfin, les jeunes qui confient **utiliser le préservatif rarement** (4 jeunes) voire **jamais** (3 jeunes) sont des hommes et femmes de G1 et G2. La raison récurrente pour expliquer ces rapports sexuels non protégés, qui surviennent dans tous les types de relations, réside dans l'impact que le préservatif a sur le plaisir :

« Il enlève beaucoup de choses : le préservatif empêche beaucoup de sensations. C'est pour ça que maintenant on est plus tourné à le faire sans. C'est plus la différence de sensations (...) il y a quelque chose qui nous dit « non » on va vers le grand plaisir ». (Homme, 25 ans, G2)

Si les jeunes de G2 sont plus enclins à penser aussi bien au plaisir masculin que féminin, ceux et celles de G1 évoquent essentiellement le plaisir masculin, ce qui révèle des relations de couple plutôt asymétriques. À cela s'ajoute le fait que bon nombre de jeunes de G1 disent se sentir en sécurité par

« je pensais
que le sida
n'existe pas
en Suisse »

rapport au VIH/sida. Comme ils et elles ne croisent pas de personnes portant les signes physiques de la maladie en Suisse (contrairement à ce qui se passait dans leur pays), ces jeunes ont tendance à croire que le sida n'existe pas en Suisse, ce qui n'est, en réalité évidemment pas le cas.

2.2. Recours et non recours au test de dépistage du VIH

Parmi les 37 jeunes sexuellement expérimentés, 27 jeunes déclarent avoir déjà effectué un test de dépistage du VIH. Si le rapport entre hommes et femmes est équilibré (13 hommes et 14 femmes), les G2 sont ici beaucoup plus représentées (10 G1 et 17 G2). Les raisons qui poussent les jeunes à se soumettre à un test de dépistage diffèrent d'une personne à l'autre. Elles sont liées aux expériences sexuelles vécues et au type de relations concernées.

Certains jeunes (de G1 et G2) disent s'être soumis à un test de dépistage « *pour voir* », « *juste pour savoir en fait* », par exemple dans le cadre de campagnes de prévention au pays d'origine ou lors de la visite médicale de recrutement pour l'armée en Suisse. Les jeunes qui se soumettent au test **pour information** sont également celles et ceux qui déclarent avoir toujours eu des rapports protégés. En outre, quelques jeunes disent aussi s'être soumis à un test de dépistage du VIH pour encourager un ou une ami-e à le faire dans le cas de rapports sexuels non protégés avec un-e partenaire dont le statut sérologique était inconnu.

« *je l'ai fait par curiosité* »

D'autres jeunes se soumettent à un test de dépistage du VIH **avant d'avoir des rapports sexuels non protégés**, notamment dans le cadre de « *relations sérieuses* ». Souvent, les deux partenaires effectuent le test, sans toutefois se montrer les résultats. C'est une question de « *confiance* », disent les jeunes rencontrés.

« *pour faire sans* »

Cela est valable également lorsque la demande d'effectuer un test de dépistage n'émane que d'un-e partenaire (souvent la jeune femme) et que l'autre s'y exécute. Celui ou celle qui fait la requête ne se sent pas à l'aise de demander à voir les résultats :

« Je voulais pas lui demander un papier qui certifie que, parce que... je pense que j'avais un peu ce sentiment comme si je lui demandais de prouver quelque chose, puis lui il me le demande pas... je voulais pas non plus lui montrer cette image que je ne lui fais pas confiance ». (Femme, 25 ans, G2)

Quelques jeunes confient avoir eu recours à un test de dépistage du VIH après un **accident avec le préservatif** ou des **rapports sexuels non protégés**. Les jeunes de G2 sont bien informés sur l'importance du test après des rapports sexuels non protégés avec un ou une partenaire dont le statut sérologique est inconnu. La connaissance des jeunes de G1 dépend de leur pays d'origine (selon leur perception, les campagnes de prévention y seraient plus ou moins développées), de leur niveau de formation et de leur lieu de vie au pays (ville ou campagne). Le recours au test de dépistage après exposition au risque d'infection au VIH est rapporté davantage par les jeunes de G2 que de G1.

En dépit de leurs connaissances, il arrive que les jeunes fassent le test de dépistage longtemps après la situation de prise de risque (de plusieurs mois à plus d'une année), parce qu'ils ou elles ont peur du résultat. Quand le résultat est négatif (aucun signe de VIH n'a été détecté dans le sang), certains jeunes en déduisent que leur partenaire n'est pas porteur ou porteuse du virus, alors que ce n'est pas forcément le cas.



« si moi je suis négative, lui aussi est négatif »

Comme pour les tests passés avant d'abandonner le préservatif dans une « *relation sérieuse* », les jeunes s'y soumettent seul-e-s. Malgré l'angoisse de devoir attendre les résultats, le ou la partenaire n'est pas informé-e par crainte que la confiance soit ébranlée :

« J'avais tellement peur qu'il le prenne mal, parce qu'il m'avait dit qu'il n'avait rien, qu'il n'avait pas de maladies. Il pouvait dire 'pourquoi tu avais fait ça, alors que je t'avais dit que je n'avais rien ?' Mais j'avais un petit doute et dans le doute, je suis allée faire ce test ». (Femme, 24 ans, G2)

Trois jeunes (1 homme et 2 femmes de G2) déclarent se soumettre régulièrement (plusieurs fois par année) à un test de dépistage du VIH. Il et elles confient avoir des rapports sexuels non protégés dans le cadre de

relations de couple naissantes ou d'« *amitiés améliorées* » dans lesquelles l'exclusivité sexuelle n'est pas attendue.

Si ce recours fréquent au test de dépistage ne protège pas d'une contamination, il est perçu comme un **moyen de se rassurer**. En effet, les

« *j'étais sûre que quand il allait dehors il se protégeait* »

résultats négatifs des tests sont interprétés comme la preuve que le partenaire est dans l'exclusivité sexuelle ou tout au moins qu'il ou elle se protégerait en cas de rapports sexuels en dehors du couple.

Enfin, parmi les 10 jeunes qui confient n'avoir **jamais eu recours** au test de dépistage du VIH, une seule jeune déclare avoir utilisé systématiquement le préservatif, raison pour laquelle elle n'a pas ressenti le besoin de se soumettre à un test.

En cas de rapports non protégés avec des partenaires dont le statut sérologique est inconnu, le non recours au test expose les 9 autres jeunes, dont 6 de G1 et 3 de G2, à un risque de diagnostic tardif.

« *j'y ai pas pensé* »

2.3. Les rapports au risque

Les risques d'infection au VIH encourus par les jeunes sont à géométrie variable. En effet, ils dépendent du nombre de partenaires sexuels (qui va de 1 à 50), de l'usage du préservatif (qui peut être systématique, occasionnel, rare ou pas utilisé), du recours ou non au test de dépistage, mais également du contexte relationnel dans lequel les rapports non protégés surviennent (« *relations sérieuses* », « *amitiés améliorées* », « *plans culs* » et « *coups d'un soir* »). A priori, les jeunes qui n'utilisent pas le préservatif de manière systématique, sachant que leur partenaire a eu en précedence plusieurs rapports sexuels non protégés, prennent plus de risques que ceux et celles qui vivent une « *relation sérieuse* » basée sur une exclusivité sexuelle attendue. Mais cela n'est pas garanti, car parmi les jeunes qui ont fait l'expérience de ce type de relation, nombreux (16 jeunes sur 20) sont ceux qui abandonnent le préservatif sans se soumettre à un test VIH, ni connaître le statut sérologique de leur partenaire.

Les fausses idées sur les partenaires sans risques

L'utilisation du préservatif est le moyen de prévention considéré comme le plus sûr par les milieux spécialisés. Cependant, plusieurs jeunes estiment que les risques sont moindres dans certaines situations et élaborent des stratégies de protection pensant diminuer ou effacer les risques, alors qu'en réalité cela ne les met pas à l'abri d'une infection. Une stratégie consiste, comme on l'a vu, à abandonner le préservatif uniquement dans le cadre d'une « relation sérieuse » où l'« amour », l'« engagement » et la « confiance » y occupent une place centrale et se traduisent par une attente réciproque d'exclusivité sexuelle.

« C'était du sérieux, moi j'allais pas voir ailleurs, lui il me disait qu'il allait pas voir ailleurs, je lui faisais confiance, du coup, on s'est dit que tant qu'on n'est que nous deux, il y a pas de risques ». (Femme, 23 ans, G2)



« c'est la pote de ma pote »

Une autre stratégie consiste à choisir son ou sa partenaire sexuel-le parmi ses connaissances. Il peut s'agir d'un copain ou une copine d'école, d'un voisin ou une voisine, d'un ami ou une amie de famille. Les jeunes estiment que quelqu'un que l'on connaît (ou dont on connaît la famille)

ne mentira pas sur son état de santé sexuelle. Cette stratégie se base sur la croyance que les personnes atteintes du VIH sont au courant de leur statut sérologique, ce qui n'est pas toujours le cas.

Enfin, investiguer le passé sexuel des partenaires est également évoqué par les jeunes comme une démarche qui leur permettrait de limiter les risques de contracter le VIH, comme s'il était clairement établi qu'il y a des personnes avec des profils sexuels à éviter et d'autres en qui on peut, a priori, faire confiance pour éviter les risques :

« Pour que cette confiance naisse, il faut essayer de connaître la personne avant. Voilà, savoir un peu ce qu'elle faisait avant ». (Homme, 23 ans, G2)

Les jeunes à risque

Les **jeunes femmes de G1** arrivées en Suisse à l'âge de 10-14 ans sont particulièrement concernées par les risques de contracter le VIH. Elles sont vulnérables, car leurs connaissances en matière de santé sexuelle sont

lacunaires. En raison de leur jeune âge au moment de quitter leur pays d'origine, elles n'y ont pas reçu les informations minimales et rencontrent des difficultés à intégrer celles qui sont transmises en Suisse dans le contexte scolaire. Cet embarras est lié à des raisons linguistiques mais aussi à une socialisation qui jusque-là n'a pas intégré la dimension sexuelle. Ces jeunes femmes se disent « *choquées* » qu'on parle de sexualité en Suisse, car elles n'ont pas « *l'habitude* » d'aborder cette question:

« *J'étais vraiment choquée qu'on parle comme si c'était normal, parce que dans mon pays, on ne parle jamais de ça, enfin, je n'avais jamais entendu parler de sexe, je ne savais même pas ce que c'était le sexe* ». (Femme, 19 ans, G1)

Ces filles sont aussi plus nombreuses à ne pas remettre en cause un modèle de couple et de relations qui donne plus de pouvoir à l'homme et valorise le plaisir masculin. Cela a une conséquence sur la prévention, car elles estiment que « *c'est l'homme qui a le préservatif* ».



« *c'est l'homme qui décide* »

Compte tenu de leur socialisation sexuelle et du moment où la migration intervient dans leur biographie, ces jeunes femmes ressentent un décalage avec les autres jeunes qu'elles fréquentent à l'école. Elles n'osent pas poser de questions lors des cours d'éducation sexuelle en classe, n'amènent pas à la maison le matériel de prévention reçu (brochures, préservatifs, etc.) ou ne se sentent pas à l'aise de solliciter d'autres ressources comme les plannings familiaux.

Les **jeunes de G2** plus à risque de contracter le VIH sont des femmes et des hommes qui vivent des rapports sexuels non protégés dans le cadre d'« *amitiés améliorées* », de « *plans culs* » et de « *coups d'un soir* ». En effet, dans ces relations l'exclusivité sexuelle n'est pas attendue.

En résumé : protection et risques en matière de VIH/sida

- ✓ Usage répandu du préservatif autant chez les jeunes hommes que les jeunes femmes de G1 et G2 (34 sur 37 dont 8 systématiquement, 14 régulièrement, 8 occasionnellement, 4 rarement)
- ✓ Négociation du préservatif : une affaire d'hommes pour les G1 et de femmes pour les G2
- ✓ Usage répandu du test de dépistage (27 sur 37) surtout chez les G2 (17)
- ✓ Faible recours au test de dépistage avant l'abandon du préservatif dans le cadre de « *relations sérieuses* » » (4 jeunes sur 20)
- ✓ Rapports au risque variés et complexes (genre, expérience migratoire, socialisation sexuelle, relations entre partenaires, représentations, connaissances)
- ✓ Profil des jeunes plus à risque d'infection au VIH : les jeunes femmes de G1 et les jeunes de G2 dans des relations non-exclusives

3. Communiquer sur la sexualité avec les parents et les amis

Une majorité des jeunes de notre enquête affirme ne pas pouvoir parler de sexualité ou ne pas se sentir à l'aise avec les questions sexuelles lors de discussions avec les parents. Ils évitent donc de parler de sexualité en famille, car c'est un thème qui est considéré comme « *tabou* », selon l'expression des jeunes rencontrés. Parler de sexualité ne va pas de soi et est le fruit d'un apprentissage. Utiliser des mots techniques ou qui expriment l'intimité corporelle et le ressenti peut être très difficile, notamment si cela n'a pas été appris ou partagé dans l'espace familial. Au contraire, les échanges verbaux entre pairs sont très importants et constituent un espace de socialisation essentiel pour aborder des thèmes sur la sexualité.

3.1. La sexualité abordée par les parents

Les jeunes de G1 affirment que **la sexualité n'est pas un sujet de discussion** courant que l'on traite facilement en famille en Afrique. L'aborder avec un interlocuteur plus âgé est interprété comme un manque de respect à son égard. Par ailleurs, parler de sexualité risque d'être perçu comme une perte de contrôle de soi ou une volonté de séduction en présence d'une personne du sexe opposé.



« c'est interdit de parler de choses comme ça »

En dehors de l'espace familial, les notions d'éducation sexuelle sont souvent traitées dans le cadre des campagnes de prévention, organisées par les gouvernements ou par des organisations non gouvernementales qui axent les messages sur la prévention à la violence faite aux femmes (mutilations sexuelles, repassage des seins, viols, violences conjugales, etc.) ou sur le thème du VIH/sida. Or, si les informations données dans le cadre de ces campagnes sont utiles, le discours est construit autour des notions de risque et de danger : la sexualité devient un espace d'insécurité. Ceci représente un décalage entre les jeunes de G1 et G2, ces derniers étant plus sensibilisés à un discours axé sur l'autonomie, la responsabilité dans le cadre de l'école suisse ou lors des discussions avec leurs amis.



« en Afrique ils nous parlaient du viol »

Ne pas dire ou interdire

Dans le cadre de l'éducation de leurs enfants, les parents migrants tendent à ne pas parler de sexualité. Les questions sexuelles deviennent alors des non-dits communicationnels. En conséquence, les jeunes témoignent de la difficulté de parler de thèmes liés à la sexualité avec leurs parents, même pour celles et ceux qui ont grandi en Suisse.

« Bah en fait ce qui se passe c'est que dans notre famille, en fait j'aimerais plutôt dire dans notre culture, peut-être que je généralise, je ne sais pas, mais la sexualité est assez taboue car on est pas censés avoir des rapports sexuels avant le mariage. Du coup on aborde pas vraiment le sujet de la sexualité ». (Femme, 21 ans, G2)

**« pas de sexe
avant le
mariage »**

Quand, toutefois, les parents abordent le thème de la sexualité, ils tendent à reproduire en contexte migratoire les discours du danger et de la peur. Les jeunes nous disent que c'est le plus souvent par des interdits, des mises en garde ou des avertissements du type « *ne fais pas ceci* », « *fais attention à cela* » que passent les messages parentaux.

La communication prend ainsi une forme unidirectionnelle. **Il n'y a pas de dialogue** dans ce type de discussion, les jeunes partagent très peu leur expérience et ne donnent pas leur avis :

« Je suis déjà tombée dans des familles où tout le monde parle de sexe entre eux. Il y a pas de tabou, quoi. Mais chez moi, tu trouveras jamais que tout le monde parle de sexe ensemble ». (Femme, 20 ans, G2)

Les jeunes estiment que la communication sur la sexualité est différente des familles de leurs ami-e-s en Suisse. Cette comparaison est souvent accompagnée d'un souhait qui viserait à faire « *changer les mentalités* » de leurs parents.

Les parents s'expriment sous forme « *d'alertes* » qui sont en priorité adressées aux filles : on les exhorte à éviter les risques de grossesse précoce ou non-désirée, on les prévient d'avoir des comportements considérés comme inappropriés en matière de sexualité risquant de « *salir* » leur « *réputation* » et celle de leur famille.

**« l'image de
la fille facile
existe ! »**

Les mères en charge de l'éducation sexuelle au sein des familles rappellent aux jeunes filles la centralité de la virginité et leur désapprobation quant aux rapports sexuels avant le mariage. L'image sociale de la famille se joue au travers du comportement des filles. Face aux parents qui sont considérés comme appartenant à une autre génération, parfois à une autre culture et à une autre éducation, les jeunes de G2 préfèrent garder le silence sur leur vie sexuelle.

Ce type de communication qui passe par **le non-dit ou les interdits** a des conséquences concrètes sur le plan des comportements sexuels : ces



**« les Africaines
doivent faire
les choses en
cachette ! »**

derniers sont souvent dissimulés ou cachés aux parents. Cela est particulièrement le cas des jeunes femmes qui décident de « *taire leur vie intime* », voire de jouer un double rôle, en laissant croire aux parents qu'elles n'ont pas de vie sexuelle :

« Ben je trouve que c'est un peu vivre dans le secret, on dit des choses qu'on devrait suivre, mais qu'on ne suit pas. Ouais, donc pour moi c'est un peu frustrant ça aurait été plus simple si j'avais pu en parler à ma maman, mais je sais qu'elle a une idée droite, placée et qu'elle ne peut pas la changer ». (Femme, 20 ans, G2)

Les stratégies que les jeunes (surtout les femmes) doivent élaborer sont parfois complexes et demandent une organisation. Le partenaire est choisi en dehors d'une certaine zone géographique, les contraceptifs sont achetés en cachette, des récits mensongers sont construits pour « se couvrir » lors de sorties.

« Je n'essaie pas trop de sortir avec des garçons de ma communauté pour justement éviter qu'il y ait des rumeurs ou des histoires qui remontent jusqu'à ma famille. Du coup ça aussi, voilà, ça m'aide à être libre ». (Femme, 23 ans, G2)

Si les femmes de G2 sont plus préparées que celles de G1 à l'entrée dans la sexualité, leur marge d'action est réduite par un contrôle parental et parfois communautaire. L'espace familial, et les normes sexuelles qu'il véhicule, ne favorisent pas souvent l'égalité entre hommes et femmes dans le domaine de la sexualité et compliquent le choix des jeunes femmes de G2.

Dire brièvement ou implicitement

Les discussions sur la sexualité sont rares, les échanges avec les parents sont **courts et limités dans le temps**. Les sujets abordés, notamment à l'âge de la puberté, traitent les changements corporels ou l'arrivée des règles. Par la suite, il arrive souvent qu'il se produise un vide jusqu'à l'âge de la maturité. Les jeunes disent que les parents « *ont raté* » les moments de discussion et lorsqu'ils essaient d'en parler, c'est souvent « *trop tard* » :

« *on ne s'éternise pas* »

« On veut vraiment dire l'essentiel et le peu, vraiment à la limite quoi. Et voilà, au final, la discussion elle passe super rapide, on passe vite à autre chose quoi. C'est « ben oui, je vais faire attention », ok c'est fait. Et vraiment, des moments comme ça, des petites secondes : 10 secondes par-ci, 30 secondes par- là, des petits moments comme ça ». (Homme, 23 ans, G2)

« *c'est très souvent par l'implicite* »

Certaines thématiques, telles que le risque d'une grossesse non désirée ou de MST, sont abordées implicitement. Les parents donnent des informations fragmentées sans entrer « *dans les détails* ». Les messages se résument à une alerte du type « *fais attention* » :

« Quand j'étais un peu plus grande, vers 16 ou 17 ans, à moi et à ma sœur, elle nous disait « vous savez, quand une fille elle a des rapports avec un homme, elle peut tomber enceinte », mais sans aller plus loin. Moi et ma sœur on savait, mais on l'écoutait, comme c'était la première fois qu'elle nous parlait de ça, mais c'était sans aller plus dans les détails. Par exemple, moyens de contraception, elle nous en a pas dit plus que ça ». (Femme, 23 ans, G2)

Les jeunes disent aussi utiliser **l'humour pour parler de sexualité** avec leurs parents. Selon eux, il est plus facile d'aborder des thématiques sérieuses en lien avec la sexualité à travers l'humour. C'est ainsi que pour connaître les opinions des parents, par exemple les attentes à propos du choix du futur époux, certains jeunes disent interroger leurs parents sur le ton de la rigolade :

« Moi, surtout dans ma famille, c'est plutôt ça. Je pose des questions mais en rigolant. En fait, ça m'intéresse leur réponse, mais je fais semblant. Par exemple je vais dire « Maman, si je me marie demain avec quelqu'un d'une autre origine, tu vas dire quoi ? ». Je fais semblant de rigoler, mais elle me répond ». (Femme, 19 ans, G1).

Quelles langues pour parler de sexualité avec les parents ?

Les jeunes de G1 et de G2 entretiennent des rapports différents avec les langues. Si les premiers parlent mieux les langues d'origine, les deuxièmes sont plus à l'aise en français et leur répertoire linguistique est limité pour ce qui est des langues africaines. Malgré ces différences, les jeunes s'accordent pour dire que le français est plus adapté pour parler de sexualité avec les parents et pour contourner les tabous sexuels.

Le fait de ne pas parler de sexualité avec les parents dans les langues d'origine fait que les jeunes ne connaissent pas les mots du registre sexuel. En particulier, pour les jeunes de G2, il est difficile de s'exprimer en langue africaine, leurs connaissances étant souvent limitées :



« je ne sais pas les dire »

« Il y a des termes, des mots, que je pense que je ne connais pas encore en somalien. Le français, c'est un peu de manière fluide j'aimerais dire, on a tout le temps entendu ». (Homme, 23 ans, G2)

De leur côté, les jeunes de G1, même s'ils connaissent les mots sur la sexualité dans leurs langues, ne les utilisent pas car ces mots sont perçus comme « vulgaires » :

« La différence c'est que pour moi, en tout cas, c'est plus facile de parler en français parce que je suis plus à l'aise. En tigrinya, les mots, c'est limite des gros mots ». (Femme, 19 ans, G1)

Pour aborder certaines thématiques en lien avec la sexualité, les jeunes de G1 et de G2 préfèrent recourir au français et ceci indépendamment du niveau de maîtrise de cette langue par les parents. Par exemple, il est plus facile d'introduire la thématique de l'homosexualité dans les discussions avec les parents si l'on parle en français, du fait du détachement moral et émotionnel qu'il produit par rapport au tabou sexuel :

« Si je parle dans ma langue maternelle, je suis fichue, c'est comme un gros mot pour un homosexuel. Si je le dis en français, ça passe beaucoup mieux ». (Femme, 19 ans, G1)

Dans d'autres situations, les jeunes disent **privilégier l'emploi du français** pour parler aux parents de leurs relations affectives et introduire des mots qui n'existent pas dans leurs langues d'origine, car ne pouvant désigner des concepts ou des réalités qui n'existent pas. C'est le cas du terme « *petit copain* » ou « *petite copine* » qui ne trouve pas de correspondance.



« j'ai dit à ma mère que j'avais une petite copine »

3.2. La sexualité abordée avec les ami-e-s : entre humour et conseils

La sexualité est principalement discutée entre amis et amies du même sexe. Les réseaux amicaux constituent des espaces où les jeunes se sentent à l'aise pour s'exprimer. La socialisation à la sexualité au sein des groupes de pairs se fait principalement par les échanges verbaux qui consistent à aborder le thème de la sexualité par le biais de modes très différents (humour, confidences, moqueries, conseils, etc.). Des hiérarchies s'instaurent à l'intérieur des groupes et les plus expérimenté-e-s sont considéré-e-s comme des personnes-ressources aptes à offrir des conseils précieux. Les **sujets abordés** sur la sexualité et la **manière d'échanger sont différents selon le genre** (entre jeunes hommes, entre jeunes femmes et groupes mixtes) et les **générations de migrant-e-s** (G1 et G2).

Discussions entre jeunes hommes : apprendre la drague et à être à l'aise

Les discussions masculines « *entre potes* » se déroulent sur le mode du rire et portent sur les thèmes des conquêtes amoureuses ou permettent d'informer les amis que l'on est sexuellement actif. Les appréciations ou les commentaires sur le corps des femmes se font publiquement et sont partagés en riant. Ils sont censés montrer une capacité de séduction.



« entre garçons, c'est jamais très sérieux »

Si les discussions sur la masturbation ne sont jamais évoquées par les femmes, ce thème est abordé chez les hommes mais avec des différences entre les jeunes de G1 et de G2. Pour les jeunes de G1, la masturbation est un sujet honteux qui doit être évité, alors que pour les jeunes de G2, c'est un sujet dont on parle en riant.

« ça ne se fait pas ! »

Les questions relatives à la contraception et aux risques sexuels sont abordées ponctuellement ou en cas de problème. L'échange sur ce sujet se fait fréquemment avec un seul interlocuteur, qui est souvent le meilleur

« une fois qu'on a reçu l'info, c'est bon »

ami. Ceci est d'autant plus fréquent chez les hommes de G2 qui ont reçu préalablement des cours d'éducation sexuelle au sein desquels les informations techniques ont été données. Une fois l'information reçue, les jeunes hommes la mettent en pratique. Les

hommes de G1 se montrent moins proactifs en matière de contraception et de protection que ceux de G2 :

« La protection, oui [c'est important]. Parce que des fois il y a mon pote qui oublie de se protéger ou de ramener la protection. De toute façon, elles utilisent, comment on dit ça : la pilule ? ». (Homme, 20 ans, G1)

Discussions entre jeunes femmes : partager ses expériences et ses soucis

Au sein des groupes de jeunes femmes, l'accent est mis sur l'activité sexuelle avec le partenaire (si on l'a fait, avec qui, combien de fois ou combien de partenaires, etc.) pour se comparer les unes aux autres. Si certaines femmes de G2 expriment leur désaccord ou parfois leur décalage avec leurs amies « *trop actives sexuellement* », elles se sentent légitimes de les « *écouter* ». Les femmes de G1 se sentent bien plus dépassées dans ce genre d'interactions féminines et tendent à s'isoler ou se mettre à l'écart du groupe.

« entre filles, c'est la comparaison »



Les jeunes femmes **partagent leurs expériences** en petits groupes et s'échangent des conseils pratiques. Le thème de la contraception est abordé très souvent, tout comme la peur partagée de faire face à une grossesse non désirée, alors que le risque d'une MST est moins abordé. Les femmes de G2 sont en cela favorisées par un réseau d'amies plus vaste avec qui elles peuvent partager leurs questionnements.

Au contraire, les femmes de G1 apparaissent plus démunies. Ceci toutefois varie selon l'âge de leur arrivée en Suisse et le réseau d'ami-e-s qu'elles ont pu reconstruire dans le nouvel environnement. Il est évident que les échanges entre pairs sont un lieu de socialisation sexuelle important pour les jeunes.

Discussions dans les groupes mixtes : techniques de drague

Les discussions entre jeunes hommes et jeunes femmes sur la sexualité gravitent souvent autour du sujet de la drague. Quant à l'ami-e du sexe opposé, il ou elle est considéré-e comme une source d'informations pour connaître les goûts et les attentes des partenaires de sexe opposé.

« En fait, les garçons ils donnent beaucoup plus de conseils. C'est ça quoi. Ben tout ce qui touche à la sexualité, comment s'y prendre, comment se protéger, ce que les hommes aiment bien, voilà quoi ». (Femme, 19 ans, G1)

Ces échanges servent à acquérir des informations et à forger des techniques de séduction qui sont utilisées autant par les hommes que les femmes de G1 et G2.

« J'ai une amie qui est très proche, elle est mariée et a des enfants, elle a de l'expérience et des fois elle me guide un petit peu, ça aide, oui. Pour connaître les points faibles et les points forts. Ça aide ». (Homme, 19 ans, G1)

Quelle place pour le « parler jeune » dans les discussions entre pairs ?

Le « parler jeune » est souvent affiché lorsque les jeunes communiquent entre eux sur la sexualité. C'est à travers ce langage qu'ils affirment qu'il leur est possible de **parler librement sur cette thématique** entre pairs.



« elle me
kiffe bien »

Les jeunes de G2 disent employer couramment le « parler jeune » dans les échanges entre copains et copines, alors que ceux de G1 rapportent avoir conscience de la variante jeune, mais ont des difficultés à l'utiliser. Ces derniers se trouvent devant une double contrainte : apprendre le bon français et la variante dite jeune. Le « parler jeune » sur la sexualité a une importance particulière à leurs yeux, car il leur permet de connaître les codes sexuels, les mots de drague et de séduction :

« Pour moi, c'était très difficile parce que, au début, je n'avais pas les mêmes mots à utiliser... jolis ou à la mode, parce que je devais apprendre le français. Donc, ça m'était très difficile même de sortir avec quelqu'un d'ici qui parle 100% français. Pour le français, quand je parle, je suis comme un vieux ». (Homme, 19 ans, G1)

Mais cette variété de français a, d'une certaine manière, une fonction de libération de la parole sur la sexualité. Les jeunes disent profiter de l'univers du « parler jeune » pour communiquer sur la sexualité. Si les tabous intergénérationnels constituent des barrières dans l'espace familial, le « parler jeune » lève quelque peu la censure et offre la possibilité d'acquérir une parole sexuelle moins réprimée. Ce langage permet de nommer les parties génitales, de mentionner les pratiques sexuelles, de distinguer les types de relations affectives ou de parler de prévention.

Cette manière de parler comprend souvent des mots et des expressions que les jeunes reconnaissent eux-mêmes comme « vulgaires ». Des différences de genre apparaissent quant à la manière de s'exprimer. Les jeunes hommes utilisent plus souvent un langage « cru » et « direct », alors que les jeunes filles, même si elles s'emparent du même langage pour faire valoir leurs expériences sexuelles, se considèrent comme plus « retenues » et ayant des « limites » dans leur façon de s'exprimer.

Le « parler jeune » traduit aussi une envie d'affirmation et de démarcation par rapport à la génération des parents. Les jeunes s'autonomisent au plan sexuel, ce qui se fait à l'insu des parents. Cette autonomisation personnelle s'élabore lors des échanges avec les groupes de pairs et prend un corps verbal grâce au « parler jeune ».

Enfin, les thèmes de discussions, les modes d'échanger et le langage utilisé évoluent au fil des âges. Les discussions sur le mode de la « *rigolade* » laissent la place à des échanges plus « *sérieux* », tout comme les mots jugés « *vulgaires* » sont remplacés plus tard par des mots considérés comme plus « *appropriés* » :

« Comparé à il y a quelques années avant, nous on disait « la capote », alors que maintenant je vais beaucoup plus utiliser le terme de « préservatif ». Ou bien avant je disais « il a baisé avec », alors que maintenant on va plus dire « il a couché avec » ou même « faire l'amour ». (Femme, 25 ans, G2)

En résumé : communication sur la sexualité

- ✓ Communication sur la sexualité en famille : peu d'échanges, interdits et mises en garde des parents, notamment envers les jeunes femmes
- ✓ Silence des jeunes et stratégies de dissimulation de leur vie intime
- ✓ Choix du français pour parler de sexualité avec les parents afin de contourner les tabous sexuels
- ✓ Echanges entre ami-e-s : un espace essentiel de socialisation à la sexualité
- ✓ Discussions différentes selon le genre : parler de drague et de conquêtes amoureuses entre jeunes hommes, échanger des conseils et partager des expériences entre jeunes femmes
- ✓ Utilisation du « parler jeune » pour échanger sur les pratiques sexuelles et les relations : une possibilité pour acquérir une parole moins réprimée sur la sexualité

Publications issues de la recherche JASS

Poglia Miletì F., Mellini L., Sulstarova B., Villani M., Singy P., 2019, « Exploring barriers to consistent condom use among sub-Saharan African young immigrants in Switzerland » *AIDS Care*, 31(1), 113-116.

Brikela Sulstarova, Francesca Poglia Miletì, Laura Mellini, Michela Villani et Pascal Singy (à paraître). Parler de sexualité : le point de vue des jeunes migrant-e-s subsaharien-ne-s, *Actes du colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle* (S.I.L.F XXXIX).

Brikela Sulstarova, Francesca Poglia Miletì, Laura Mellini, Michela Villani et Pascal Singy (à paraître). Le « parler jeune » sur la sexualité : les opinions des filles et garçons d'origine subsaharienne, *Actes du colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle* (S.I.L.F XL).

Plusieurs articles sont en cours de publication.

Pour suivre l'actualité des publications issues de l'enquête JASS : <http://fns.unifr.ch/jass/fr/publications>

Pour un aperçu des publications issues de l'enquête précédente FEMIS (Femmes migrantes d'origine subsaharienne et VIH : gestion d'un secret et rapport à la santé) : <http://fns.unifr.ch/femis/fr/publications>

